

# Quand l’art reste... un peu à la maison

**Exposition** L’ONG Art of the world réunit 26 artistes de renom à la Maison Tavel à Genève pour évoquer la migration avec le cœur et l’expérience.

Florence Millioud

C’est rare dans une exposition de pouvoir débiter où on veut. En haut. En bas. Au milieu. Alors... bienvenue à «La maison est là où tout commence», un manifeste bien senti d’art contemporain à la Maison Tavel à Genève. Avec dans cette latitude, peut-être, un dessein? Même tout un symbole. L’expo évoque les mouvements migratoires, l’intégration culturelle, les échanges, l’hospitalité. Ou autant de sujets qui ont du déjà-vu dans leur ADN et qui forcent à l’innovation si l’on veut continuer à toucher. À avancer sur ce terrain. Alors dans cette liberté d’aller et venir, c’est un peu de la perte de repères liée à la terre quittée par choix ou par obligation que l’on ressent physiquement avant même de regarder les œuvres. Si dans ces moments-là, aucune direction n’est garantie, pourquoi en imposer une dans une exposition sur le sujet?

### Tout un symbole

Ce ne sont pas des statistiques mais vingt-six vécus, vingt-six trajectoires de femmes artistes que l’on suit. Sans hiérarchie entre les générations, entre les grandes figures de la scène contemporaine internationale dont la Serbe Marina Abramović, l’Iranienne Shirin Neshat, la Coréenne Kimsooja, la Palestinienne Mona Hatoum et la relève de trentenaires qui pointe en Suisse, ou passe par la Suisse, avec la Togolaise Davide-Christelle Sanvee.

Ou la Kosovare qui vit à Lausanne Anjesa Dellova: «Il n’y a pas de case dans cette exposition, se réjouit cette dernière. Mais une question ouverte: que fait-on des récits de la migration, des déplacements? Que transportent-ils? Je comprends l’obsession de cette exposition, je l’ai aussi dans mon travail.»

Cette diversité générationnelle, cette mixité culturelle, la curatrice Adelina von Fürstenberg les plébiscite. Comme elle a voulu cette Maison Tavel pour cadre pas si anachronique d’un parcours d’art contemporain, puisque le musée d’histoire est aussi la plus ancienne habitation de Genève toujours debout. Côté symbole, c’est encore un point de marqué tout en subtilité, avec une expo dans l’expo. Une parfaite intégration!

En installant son alphabet de brique – un masque à gaz, un parapluie, des bottes, une armure de femme – Carmen Perrin, arrivée enfant à Genève avec sa famille obligée de fuir la dictature bolivienne, a aimé les correspon-



L’artiste coréenne Kimsooja (ici, Bottari truck, 2007, du nom de cette étoffe coréenne qui permet d’envelopper les effets personnels), vit et travaille entre New York et Séoul. Photos: Kimsooja, Anna Barseghian, Anjessa Dellova



«Madonna of the bathroom», 1999, d’Anna Barseghian, une artiste d’origine arménienne établie à Genève.



Deux huiles sur toile d’Anjesa Dellova, «Sans titre», de 2020 et 2023.

dances avec le voisinage patrimonial. «Cette exposition invite à imaginer le monde plus riche de possibles que ceux que nous connaissons», dit-elle... si bien.

Et si elle partage un trait commun avec le néon de la Belgo-Biennoise Marie-José Burki qui donne un éclairage interrogateur à l’appartenance, les souvenirs crochétés par l’Argentine Silvina Der-Meguerditchian dans une toile d’araignée qui saigne, ou encore les traces mémoires de l’humanité photographiées par la Greco-Genevoise Vanna Karamaounas, c’est l’envie de comprendre. D’être au monde. D’inscrire cette présence de la différence avec un sourire révélateur pour la Nigériane Ekene Emeke-Maduka ou dans l’indéfectibilité du lien transgénérationnel soulignée par l’Algérienne Zineb Sedira.

L’amour est là. Il y en a beaucoup dans les choix de la commissaire pour les artistes, pour l’art, pour ces femmes qui ne l’instrumentalisent pas. Mais qui libèrent une puissante intériorité créative. Sans crainte. Ni tabous. Et ces voix poignantes, on les entend, très claires, libres, percutantes comme dans le récit familial cueilli par la Franco-Genevoise Clara Alloing et à écouter dans une grotte qui fait l’effet d’une matrice. Ou en suivant la valse des transgressions

dessinées et filmées par la Franco-Israélienne Iris Sara Schiller.

### 26 femmes

Peu importe le support, dans l’expression de ces vingt-six artistes, il y a de la chair, de l’humanité et cette détermination qui rend stérile la revendication pour la revendication. Parle-t-on d’un effet femme? Ce serait conclure trop vite, Carmen Perrin abonde: «Nous sommes toutes avant tout des artistes. D’ailleurs, j’avais même oublié qu’il n’y avait que des femmes.»

Dans les étages de cette «Maison où tout commence», de cette maison-origine, où toutes viennent d’une provenance différente, c’est un sens commun qui réunit ces vingt-six artistes, plus qu’une perspective féministe. Ou purement politique. Même si la frontière peut être franchie... «L’art participe au débat avec sa part de sensible, répond Anna Barseghian, artiste arménienne établie à Genève. Et la politique se doit de donner une place au sensible.»

Maison Tavel. Jusqu’au 31 août, du ma au di (11h-18h). Un programme lié à la thématique est prévu au Cinéma Bio les 8 et 9 mars et un concert gratuit de Varduhi Khachatryan (8 mars, 20h, temple de Carouge). mahmah.ch

## L’opéra serait-il un phénomène naturel?

**Vidy** Romain Daroles et ses complices, paumés sur un volcan, recueillent les vestiges acoustiques d’un monde perdu. Création.

Quel est le point commun entre l’Islande et l’opéra? Peut-être aucun, si ce n’est que la compagnie La Filiale Fantôme de Romain Daroles est partie au pays des volcans pour imaginer «Ars Nova», qui se veut un hymne décalé au pouvoir de l’opéra. L’imagination de celui que tout le monde connaît comme l’interprète du «Phèdre!» de François Gremaud et de ses complices formés à La Manufacture s’avère véridiquement débordante, puisqu’ils mettent en scène la découverte improbable par une équipe de vulcanologues de phénomènes sonores inexplicables.

De l’Islande, nos professeurs Tournesol ont rapporté les objets d’une loufoque exploration scientifique, dont un campement sommaire au milieu de débris de basalte, d’un cratère fumant et d’appareils de mesure bricolés (étonnant décor de Mélissa Rouvinet). Dans ce désert nocturne et hostile, une femme (Marion Chabloz) et trois hommes (François-Xavier Rouyer, Mathias Brossard et Romain Daroles) en combinaisons blanches auscultent fébrilement les vibrations terrestres selon des protocoles obscurs et répétitifs, à la recherche de signaux identifiants.

Totalement muets et semblants épuisés, ils sont accompagnés par un petit robot à chenillette, avatar dérisoire de R2D2 ou Wall-E. La première partie du spectacle, un peu laborieuse, est saturée de sons agressifs, de bidouillages électroniques et de flash éblouissants, mais, petit à petit, des bribes de mélodies émergent du sous-sol. On y distingue en particulier la gamme de Papageno dans «La flûte enchantée» de Mozart, dûment collectée sur un magnétophone, tel un diamant brut prélevé des cendres.

### Geyser lyrique

La piste est la bonne et nos explorateurs finissent par dénicher dans la marmite bouillonnante d’un geyser le graal lyrique: étrange ballet où les savants émerveillés semblent influencer eux-mêmes par leurs mouvements les émanations musicales malaxant des opéras de Wagner, Verdi, Debussy, Strauss ou Mozart (la création sonore est élaborée par Charles-Edouard de Surville). L’opéra serait-il un vestige, un déchet, voire un phénomène naturel? La pièce laisse toutes ces questions ouvertes, entre fable postapocalyptique, *blind test* sadique et création électroacoustique citant Pierre Henry et John Cage.

Romain Daroles avoue avoir été fasciné par la redécouverte il y a quelques années des capsules temporelles enfouies au début du XXe siècle dans les sous-sols du Palais Garnier, révélant des enregistrements lyriques inédits et un phonographe pour les lire. Mais il avait fallu enfile des combinaisons de protection pour extraire le contenu de ces urnes enrobées d’amiante...

Par le détournement fictionnel d’une «société perdue dans les guerres et les pandémies», le comédien et metteur en scène français trouve le moyen de matérialiser la musique littéralement, comme objet trouvé, comme ultime résidu d’un humanisme éclairé et, pourquoi pas, comme un filon nouveau à exploiter.

Matthieu Chenal

Lausanne, Théâtre de Vidy, jusqu’au 9 mars, vidy.ch

## Carlos Henriquez a créé un grand blind test théâtral

**Spectacle musical** Avec Anne Carrard, l’humoriste a étreint à Cossonay un quizz géant tissé autour de 150 hits.

Des blind tests, il en existe de multiples variations. Sur la Toile, à la radio, en live. L’humoriste romand Carlos Henriquez n’a pas attendu cette déferlante pour en proposer, depuis une quinzaine d’années, notamment au Café Saint-Pierre à Lausanne. Avec «Les rois du blind test», il en offre une version théâtrale, mise en scène par Jean-Luc Barbezat. Nous étions à l’avant-première, mercredi au Pré-aux-Moines à Cossonay, dans

une salle comble et ultraréactive, pour une soirée spéciale proposée sur le site de vente en ligne QoQa.

Le principe? Anne Carrard doit deviner les titres lancés par le DJ M’W. Contrairement aux traditionnels affrontements par équipes, toute la salle aide la comédienne vaudoise. Pour qu’elle gagne, il doit rester au moins un des dix ballons sur scène. Or Carlos Henriquez en sacrifie un par réponse tardive ou inexacte.

Le maître de cérémonie a fait défiler quelque 150 chansons de diverses époques, pour la plupart très connues mais avec parfois des curiosités. À côté des habituelles sections par décennies ou genres, il a sorti de sa manche du classique, des hits passés à l’envers ou des paroles traduites en français dont il fallait trouver le titre original. L’affaire se corsait encore avec pour seul indice le détail d’une pochette de vinyle

ou d’un clip vidéo. Le public, visiblement composé d’amateurs de quizz musicaux, a trouvé souvent au bout d’une ou deux secondes, pas même freiné dans la partie où les réponses étaient exigées après... une seule note.

Un régal pour les personnes friandes de blind tests, donc. Avec, en prime, quelques photos et anecdotes d’enfance distillées par l’humoriste et la comédienne. Des intermèdes qu’on

aurait imaginés un peu plus piquants. Jeudi et vendredi, les deux autres soirées ont bénéficié de la présence de Blaise Bersinger. Et si ce grand blind test n’est, à ce jour, pas encore annoncé au programme d’autres théâtres, gageons que la formule à succès pourrait bien s’alimenter de nouveaux hits la saison prochaine.

Caroline Rieder